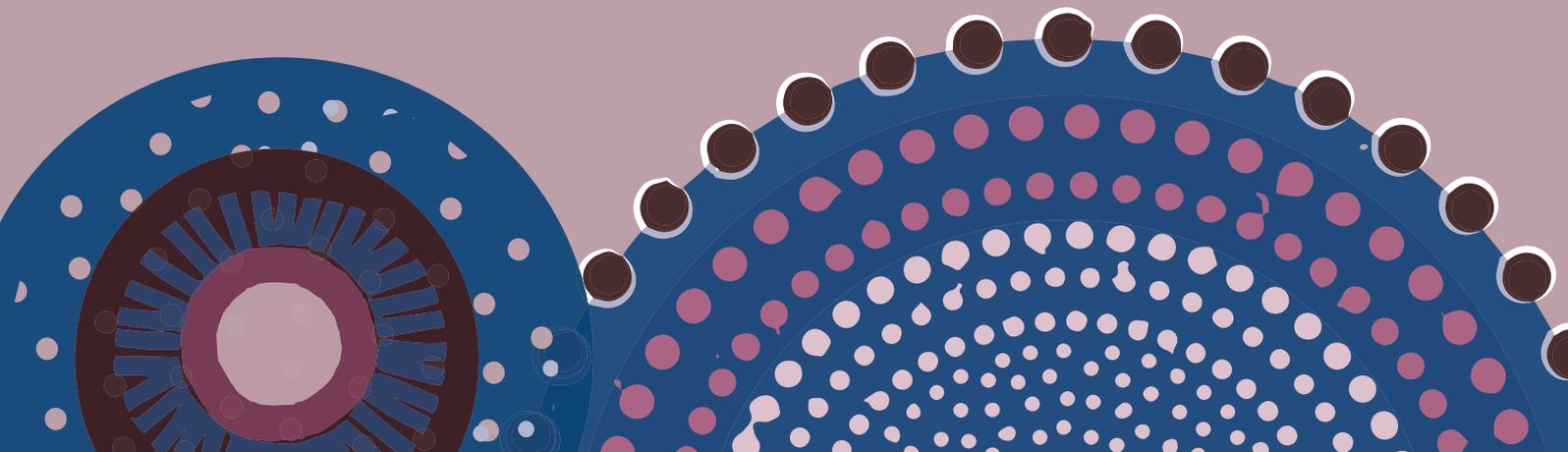


INTRODUCTION



FICHE OUTILS

INTRODUCTION

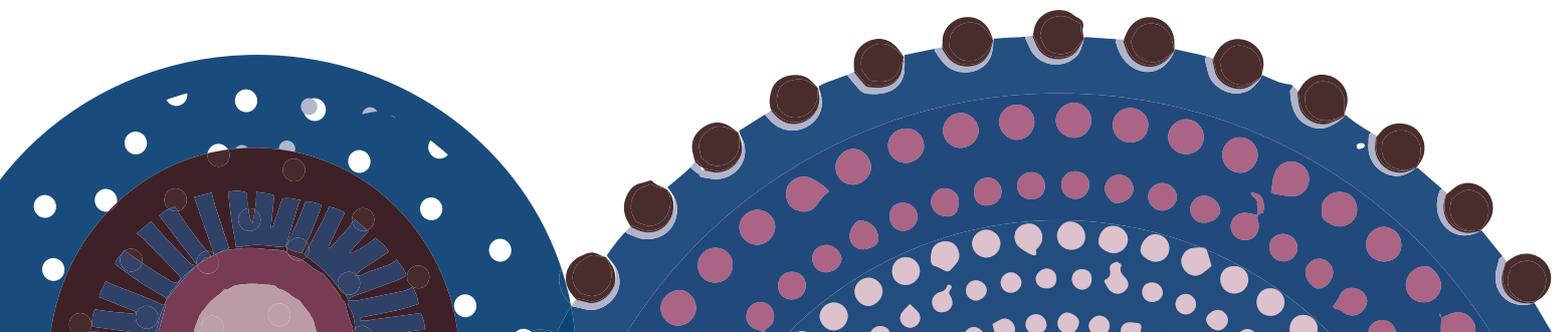


Concepts abordés :

- L'addiction aux écrans
- Le déracinement
- Le schéma familial
- La différence de culture
- La marginalisation
- L'entraide

Questions/Exercices :

- Pourquoi le narrateur n'est-il pas content d'arriver à Tiébélé au début de l'histoire ?
- Quelle différence peut-on observer entre la vie française et celle des Burkinabés ?
- En quoi la famille française peut-elle être décrite comme dysfonctionnelle ?
- Quels sont les facteurs qui aident le narrateur à s'épanouir pendant ce voyage ?
- Imaginez les changements que le narrateur va effectuer de retour en France.
- Écrivez la conversation que vous auriez eue avec la sœur pour lui venir en aide.



L'été 2015, mes parents décidèrent de partir en voyage humanitaire en Afrique. Au Burkina Faso, exactement. Ma sœur avait à l'époque dix-sept ans et moi seize. Nous avions l'habitude de passer nos vacances à Palavas et cette nouvelle destination nous déstabilisait fortement. Mon père avait eu une année compliquée au travail et il avait ressenti un besoin extrême de vivre autrement pendant quelque temps.

Nous arrivâmes donc le 2 juillet à l'aéroport de Ouagadougou. Quel soulagement quand je vis des immeubles, des routes goudronnées, des boutiques ! Être loin de la civilisation m'effrayait au plus haut point et je m'étais fait tout un film de ce pays. À la sortie de l'aéroport, un taxi attendait pour nous emmener au premier hôtel avant que nous emménagions dans notre nouveau chez-nous le lendemain. Je passai la première soirée à envoyer des mails et des SMS à mes amis pour leur raconter cette première journée. Mes parents étaient sortis visiter Ouagadougou. Ma sœur et moi avons prétexté la fatigue pour rester tranquillement à surfer sur nos ordinateurs.

Le lendemain, un vieux bus tout poussiéreux était garé devant l'hôtel et je compris rapidement en voyant ma valise à l'arrière que cet engin datant d'avant-guerre nous était destiné. Pourquoi était-il en si piteux état et où allait-il nous emmener ? Mes parents, essayant de me rassurer comme ils pouvaient, me promirent que le village où nous allions serait un vrai paradis de liberté et de partage... Loupé pour la réassurance ! Ce n'était pas vraiment les mots que j'attendais. Le trajet parut interminable et ce qui était à la base une route normale fut petit à petit remplacé par une piste de sable remplie de bosses et de trous qui m'empêchaient de jouer tranquillement à ma console portable.

Ma mère était, comme à son habitude, d'une positivité à toute épreuve. Elle passa tout le trajet à lire son livre sur le Burkina Faso et à demander de regarder le paysage en lisant les explications correspondantes. Je levais rapidement les yeux pour lui faire plaisir avant de me replonger dans ce niveau trente-sept qui me donnait du fil à retordre. Jamais déstabilisée, elle continuait inlassablement de m'interpeller sur les différentes « choses » à observer, tandis que je pestais au plus profond de moi de cet acharnement à m'empêcher de me concentrer sur mon jeu.

Mon père, silencieux jusqu'à présent, prit enfin la parole.

— Nous arrivons bientôt au village ! annonça-t-il d'une voix enjouée. Je vous demanderais de bien suivre les consignes de notre guide, qui nous attend sur place. Il s'appelle Yacouba. Il va nous apprendre les coutumes, les règles de vie, la langue... bref, tout ce qui sera nécessaire pour une bonne intégration dans la communauté, commença à expliquer mon père.

— C'est une vraie chance que nous avons là ! Vivre une aventure pareille ne se présente pas dix fois dans une vie, ajouta ma mère.

— Une fois sur place, vos téléphones ne vous serviront plus, car il n'y a pas de réseau. Vos ordinateurs et vos consoles non plus, d'ailleurs, précisa-t-il, amusé. Profitez-en, car nous n'aurons pas d'électricité pour les recharger.

J'essayais d'analyser toutes les informations qu'il nous avait données en quelques phrases.

Non seulement nous allions être coupés du monde, de nos amis, des réseaux sociaux, de nos jeux, mais, en plus, notre maison n'avait pas l'électricité ! Qu'allais-je faire de mes journées ? Comptaient-ils me faire dormir à 20 heures avec le coucher du soleil ? Si, depuis le départ, je n'étais pas du tout emballé à l'idée de partir, désormais, j'étais en pétard contre mes parents ! Je me sentais trahi, manipulé, dupé... Qu'ils ne comptent pas sur moi pour faire le moindre effort ! Ni avec ce fameux Yacouba ni avec aucun des autres villageois ! Ma sœur était fidèle à elle-même : dans son monde... La France, le Burkina, le monde en lui-même, cela faisait déjà deux ans qu'elle avait décrété que tout n'était que complot et capitalisation. Elle avait beau n'avoir que dix-sept ans, elle commençait quasi chacune de ses phrases par « Avant, les gens s'aimaient réellement », « Avant, on respectait ses aînés », « Avant, on prenait soin de la planète ». Tu parles d'un soutien moral ! Il fallait que je me fasse une raison. J'allais être définitivement seul dans un village paumé, sans rien à faire. Ma vie était parfaite...

— Regardez ! on voit notre maison, dit brusquement mon père. C'est la première à l'entrée du village.

Il était clair que nous n'avions plus du tout la même définition de ce qu'était une maison. Je voyais, au loin, une grosse cabane avec de la paille en guise de toit et bariolée de dessins géométriques. Une minuscule fenêtre se tenait à droite d'une porte sous un porche arrondi. C'étaient visiblement les seuls points d'entrée de lumière. Sans électricité, je ne voyais vraiment pas comment on allait faire le soir. Un feu de cheminée ? sous cette chaleur ? Décidément, cela allait de mal en pis.

Une fois garé devant cette soi-disant maison, mon père alla à la rencontre d'un homme grand, mince et souriant. C'était la première fois que je voyais une personne avec la peau si noire. Il portait une chemise blanche, un short bleu, une sorte de foulard bleu foncé sur la tête et était pieds nus. Aussi improbable que ce soit, il possédait une sacrée paire de Ray-Ban.

— *Nei beogo et lela*, mes amis ! *Kibaré* ? dit-il en enlevant ses lunettes et en prenant mon père dans ses bras. Cela veut dire : « Bonjour et bienvenue, mes amis ! Comment allez-vous ? »

— *Laafi, laafo* ? répondit mon père avec une immense fierté.

— Je vois que vous avez commencé à apprendre le Dioula. C'est très bien ! Les gens seront ravis de cet effort, continua Yacouba. Et merci, je vais très bien aussi. Venez, que je vous fasse visiter votre nouveau chez-vous ! Le fonctionnement est différent ici. Beaucoup de choses sont faites en commun, comme la cuisine, les lessives, les petits travaux, etc.

Le sol était en terre dans toute la maison. Il y avait seulement deux chambres. Il allait falloir que je supporte ma sœur. Je n'étais plus à ça près... Le reste était une grande pièce qui allait servir de salle à manger, pièce de stockage, pièce à vivre. Je mis quelques minutes à me rendre compte qu'il n'y avait pas de salle de bains. Pire ! Il n'y avait pas de toilettes non plus ! Au même moment, Yacouba était en train d'expliquer à mes parents que nous avions eu de la chance. La maison avait été terminée trois semaines auparavant, mais la tradition exigeait qu'un lézard visite la demeure avant que celle-ci puisse être habitée. Il était

considéré comme un symbole de vie et de protection. Ce fameux lézard était apparu la veille.

– Les femmes du village ont tenu à ce qu'elle soit décorée avant votre arrivée, poursuit notre guide. C'est une coutume très importante ici. Lorsqu'une maison doit être peinte, ce sont toutes les femmes du village qui le font ensemble. Elles seules connaissent les secrets de l'enduit et de la fabrication de la peinture.

Mes parents étaient fascinés par toutes ces explications. Je trouvais qu'ils en faisaient beaucoup pour des dessins qu'un enfant de primaire aurait pu faire. Même si je devais admettre que l'ensemble n'était pas trop mal.

– Venez ! Nous allons voir les villageois, dit brusquement Yacouba. Ce soir, nous avons organisé une cérémonie de bienvenue pour officialiser votre installation. Cela n'empêche pas de commencer à faire les présentations.

À ce moment-là, j'étais partagé entre la peur de l'inconnu et une certaine curiosité à savoir s'il y avait des jeunes de mon âge.

– Je viens avec vous ! m'entendis-je dire avec un certain enthousiasme.

Ma mère sursauta.

Mon père, impassible, me regarda et déclara :

– C'est une bonne chose, mon fils.

Ils avaient l'impression d'avoir déjà gagné la partie. Qu'ils se méfient ! Je comptais bien m'enfermer dans mon mutisme jusqu'à mon retour en France. En attendant, je les suivais, un mètre derrière, tout en découvrant le centre de Tiébélé. Toutes ces maisons décorées me donnaient l'impression d'être dans un décor de cinéma. Une sorte de Tatooine africaine. Les habitations étaient séparées par des ruelles pas plus larges qu'un mètre, toutes biscornues. C'était un véritable labyrinthe ! Ma première impression fut que les maisons semblaient avoir été construites sans aucun plan d'urbanisme. Posées les unes après les autres là où il y avait encore de la place. Et le village s'était petit à petit agrandi en donnant un ensemble harmonieux mais bordélique. À chaque coin de rue, les gens venaient à notre rencontre, tous plus souriants les uns que les autres. Certains nous prenaient même dans leurs bras. Il y avait des enfants partout. Quelques-uns jouaient au ballon, d'autres dessinaient sur le sol. Un petit bonhomme, pas plus haut que trois pommes, se tenant à un chien, tentait d'effectuer ses premiers pas sous l'œil amusé de sa mère. Elle était assise à quelques mètres de lui, confectionnant une immense jarre en terre cuite.

Plus loin, sous un arbre, un groupe de jeunes adolescents écoutait avec attention un vieil homme à la barbe blanche. Yacouba m'expliqua que l'école la plus proche était bien trop loin pour s'y rendre à pied et qu'ici, c'étaient donc les aînés qui faisaient office de professeurs. Le savoir était apparemment bien différent de ce que l'on nous apprenait en France, mais il contenait tout ce qui, aux yeux des Burkinabés, était essentiel à la vie. Cela me

parlait peu... Je fus tout de même rassuré de voir que je n'étais pas le seul adolescent du village et donc que je n'étais pas coincé à devoir parler à ma sœur pour survivre à la solitude.

Nous nous arrê tâmes enfin devant un homme d'une quarantaine d'années et notre guide le présenta à mon père comme son nouveau chef de chantier. Il s'appelait Awa et avait pour mission de réparer et consolider toutes les maisons environnantes. Ils avaient pour projet, avec Yacouba, de faire reconnaître leur joli village comme patrimoine mondial auprès de l'UNESCO. C'était ambitieux et cela demandait une énorme préparation. Ils avaient donc envoyé des bouteilles à la mer quelques mois auparavant et mon père, en tant qu'architecte, avait répondu à l'appel. Bien sûr, le savoir-faire nécessaire en termes de construction ne ressemblait en rien à ce qu'il avait appris et il aurait grand besoin d'Awa pour se mettre rapidement au niveau.

Quant à ma mère, elle assisterait le marabout. À Paris, elle était sage-femme dans « une usine à bébés ». C'était son expression favorite depuis toujours pour parler de son métier. Elle rentrait toujours épuisée en disant qu'ils manquaient de tout mais surtout de temps. Quand mon père lui avait proposé de partir et de découvrir la médecine africaine, elle avait tout de suite dit oui ! Elle serait partie le lendemain matin si cela avait été possible. Elle avait besoin de retrouver l'essence même de son métier, cette chose qui, un jour, l'avait passionnée au point d'envisager d'y consacrer les quarante prochaines années de sa vie.

Je voyais donc mes parents heureux, épanouis, et c'était tout nouveau pour moi. Je me sentais un peu idiot de vouloir leur gâcher cette expérience qui semblait leur tenir tant à cœur. Je me promis donc de faire un effort le soir même à la cérémonie de bienvenue. De retour dans notre maison, j'essayai en vain de convaincre ma sœur de sortir de notre chambre et de faire quelques petites choses pour faire plaisir aux parents.

— Ici, c'est comme ailleurs ou cela ne tardera pas à le devenir, répondit ma sœur. Laisse-moi tranquille.

J'abandonnai directement et je me mis à défaire mes valises.

Le soir arriva et je fis rapidement la connaissance de Samira, Hamidou et Issa. Ils allaient devenir mes meilleurs amis et Samira même un peu plus... Ils vinrent tout de suite à ma rencontre, curieux d'apprendre un maximum de choses sur la France. C'était un échange incroyable. Chaque jour qui passait, je découvrais leur quotidien, leurs jeux, leurs traditions. Mes parents étaient très occupés entre le travail et les tâches à accomplir pour le village. Tout le monde aidait selon ses possibilités. Cela me surprit, au début, de voir des enfants de cinq ans chargés de missions qui demandaient de sacrées responsabilités. Certains parlaient à plus d'un kilomètre, seul, et cela n'effrayait personne !

En ce qui concernait notre groupe, nous étions considérés comme les plus endurants. Les anciens n'hésitaient pas à nous faire porter des charges lourdes, travailler en plein soleil ou parcourir des kilomètres. Cela ne fut jamais une contrainte, car nous étions toujours ensemble. Nous passions tout notre temps à discuter, chanter, nous taquiner tout en effectuant ce que l'on attendait de nous le plus rapidement possible. Chaque soir, les villageois se rassemblaient pour remercier chaque membre de la communauté, puis nous écoutions

les anciens nous transmettre leurs souvenirs, leur sagesse.

Le temps ne semblait pas s'écouler de la même manière ici. Certains instants, quand j'y repense, m'ont paru durer une éternité. Comme ce jour où Samira m'a pris la main pour m'entraîner loin du groupe à travers les ruelles.

– Cours vite ! me dit-elle soudainement.

Je la suivis hors du village, nous cachant derrière les arbres. La flore n'était pas dense ici et il fallait ruser pour ne pas se faire voir. Pendant une heure, elle me fit courir, me cacher, puis repartir de plus belle. J'étais partagé entre l'épuisement et l'excitation. Où m'entraînait-elle et pourquoi ? Quelle fut ma surprise de me retrouver face à un lac ! C'était un peu stupide, mais j'étais parti du principe qu'au milieu de toute cette terre aride, il n'y avait certainement pas de rivière ou autre point d'eau. Les femmes du village revenaient régulièrement avec des jarres remplies d'eau, mais cela n'avait pas vraiment éveillé ma curiosité. J'avais tant de choses à apprendre, à comprendre... Samira s'arrêta au bord du lac et enleva sa robe, puis plongea vêtue d'un magnifique maillot rouge et jaune. Elle avait bien préparé son plan ! J'étais un peu gêné de me retrouver en caleçon, mais l'idée de me mettre à l'eau avec elle me fit oublier instantanément cette gêne.

Le temps s'arrêta, j'en reste persuadé. Nous restâmes des heures à nous baigner, à nous embrasser, à rire.

La liberté, la vraie.